

Du nouveau

al-Majalla al-Jadida, 10 novembre 1929

Je veux parler, précisément, du nouveau littéraire — car lui seul est lent, désordonné, sans système ni régularité, tandis que le nouveau, dans tous les autres domaines de notre vie, suit des voies claires et droites, sans détour ni contorsion. La science s'enseigne, dans nos écoles laïques, selon la méthode européenne nouvelle, sans hésitation ni tergiversation. Nous ne connaissons aucune école laïque où l'on enseignerait encore la physique ou la médecine comme les enseignaient les disciples d'Aristote, ou les élèves d'al-Farabi et d'Ibn Sina ; la physique, la médecine, et les autres sciences s'enseignent selon les méthodes les plus récentes que connaissent l'Europe et l'Amérique. Personne n'y trouve à redire, personne ne le condamne ; l'objection et la condamnation ne surgiraient que si nos écoles cherchaient à s'écarter de cette méthode nouvelle d'enseignement vers une méthode plus ancienne, fût-ce légèrement. Et l'art pratique qui suit cette science, l'accompagnant dans la vie scientifique comme l'ombre accompagne le corps, suit lui aussi une voie entièrement nouvelle.

De même que nous enseignons la physique, la mécanique et la médecine selon la méthode nouvelle, nous les appliquons également selon la méthode nouvelle. Notre vie politique, quant à elle, penche résolument vers le nouveau ; il suffit de noter que son lien avec la vie politique connue de nos ancêtres a été entièrement rompu — il n'existe aucun véritable rapport entre notre système politique actuel, quel qu'il soit, et le règne des pharaons que connurent les anciens Égyptiens, ou le règne des califes et des sultans que connurent les Égyptiens musulmans. On pourrait dire à peu près la même chose de notre vie sociale, qui est allée très loin dans le sens du nouveau ; il suffit de noter que toute notre législation civile est empruntée à l'Europe, non aux anciens systèmes, ni même à l'islam lui-même, et que notre vie économique est nouvelle de bout en bout. Les anciens ne connaissaient rien de ce genre d'établissements financiers, ni de cette forme de coopération financière que nous connaissons aujourd'hui, et dans laquelle nous nous montrons même plus prodigues que les Européens eux-mêmes.

Le nouveau, chez nous, progresse donc régulièrement dans tout domaine que le gouvernement lui-même approuve, exige, et impose de force aux gens — allant souvent jusqu'à légiférer expressément pour

punir ceux qui le rejettent ou s'y opposent.

Ce renouveau, du reste, convient parfaitement à nos penchants, à nos goûts, à nos natures et à nos tempéraments ; nous sommes parfaitement à l'aise avec tous les systèmes éducatifs, judiciaires, économiques et politiques que l'on nous légifère. Si nous reprochons quelque chose au gouvernement, c'est uniquement sa lenteur dans ce renouveau ; si nous souhaitons quelque chose, c'est uniquement que ce renouveau s'accélère encore, jusqu'à ce que les différences entre nous et les Européens disparaissent tout à fait. Et pourtant, il existe un domaine de notre vie publique et privée où le refus du renouveau, et la résistance ouverte qu'on lui oppose, sont particulièrement vifs, un domaine où les réformateurs ne parviennent à se frayer un chemin qu'au prix de réelles difficultés : le domaine littéraire.

Les hommes de lettres réformateurs demeurent une minorité, en Orient en général, et en Égypte en particulier, et cette minorité ne se sent ni en sécurité ni à l'aise quant à ses propres idéaux, ni quant à ses propres méthodes de pensée et d'expression ; elle reste constamment exposée à la résistance, à l'opposition, aux intrigues et aux manœuvres, et à toutes les formes de rivalité, honorables ou non. Le goût général les suit un temps, puis se détourne d'eux un autre temps, et ce détournement est plus fort que ce suivisme. Et ces réformateurs eux-mêmes, si convaincus que soient bon nombre d'entre eux de leurs propres vues sur le renouveau, demeurent instables ; leur foi en leur propre doctrine nouvelle n'a pas atteint le point où ils pourraient se sacrifier pour elle, ou mener une lutte ouverte pour son triomphe. Certains d'entre eux perdent courage dès que l'opposition se durcit ; d'autres flattent l'ancien, s'ingéniant à teinter leurs propres opinions nouvelles d'une nuance, forte ou faible, d'ancienneté. Qu'est-ce donc qui explique ce type de contradiction entre notre vie littéraire et les autres branches diverses de la vie que nous menons ? Et quel est le moyen d'éliminer cette contradiction, et d'harmoniser notre vie pensante et sensible avec notre vie publique ?

La réponse à la première question semble simple : le développement de l'esprit et du sentiment est, par nature, lent — bien plus lent que le développement de la vie pratique. Il peut être facile d'échanger le costume oriental contre le costume occidental, et de s'asseoir à table pour manger et boire à la manière des Européens, sans que rien de tout cela ne procède d'autre chose qu'un simple désir d'imitation, et une simple préférence pour ce qui est plus confortable, ou plus commode.

Notre vie matérielle se développe, et se développe même à l'excès, sans que cela touche en rien notre vie intellectuelle et affective. Nombreux sont ceux qui sont allés étudier en Europe, y ont résidé de longues années, et montrent tous les signes visibles d'avoir été façonnés par leurs études européennes et leur séjour là-bas — au point que les gens les décrivent comme entièrement européanisés, et qu'ils s'en persuadent eux-mêmes — et pourtant, malgré tout cela, ils pensent exactement comme pense un homme purement oriental, ressentent exactement comme ressent un homme purement oriental, et sont orientaux au sens le plus précis du mot, dès qu'ils se retrouvent seuls avec eux-mêmes, ou laissent leur vraie nature s'exprimer librement.

Cela a souvent des conséquences fâcheuses et durables, à la fois pour les Orientaux et pour les Européens. Ces Orientaux européanisés se trompent eux-mêmes, et trompent les autres, et poussent cette tromperie jusqu'à s'allier par mariage à des familles européennes — les Européens les prennent pour leurs égaux en pensée et en sentiment, et les acceptent comme gendres, tandis que ces hommes eux-mêmes se croient véritablement européens en pensée et en sentiment, et épousent donc des Européennes — jusqu'à ce que, de retour en Égypte, le soleil brûlant du pays ne fasse fondre ce vernis extérieur, révélant alors, clairement et manifestement, leur véritable personnalité orientale. Leurs épouses ne les reconnaissent plus, et eux-mêmes ne reconnaissent plus leurs épouses, et mari et femme se retrouvent alors condamnés à une vie amère et troublée.

Ces Orientaux européanisés vous parlent, en Europe ou dès leur retour, en rejetant en Égypte tout ce qui est ancien, si zélés pour le renouveau que vous pourriez véritablement craindre pour l'ordre public à leur sujet, et les prendre pour des apôtres de la révolution et du désordre — et pourtant, il ne leur faut guère de temps, une fois en Égypte, pour redevenir des défenseurs de l'ancien, exactement comme ils l'étaient avant de partir pour l'Europe.

Tout cela n'a d'autre source que ce que nous avons déjà dit : le développement intellectuel et affectif est, par nature, lent. Et si le développement de la pensée et du sentiment est lent, le développement de l'expression — c'est-à-dire le développement de la vie littéraire — le suit nécessairement dans cette lenteur. Car pour qu'une composition artistique, en vers ou en prose, réussisse, elle doit être sincère — c'est-à-dire l'image puissante et fidèle de ce qui agite votre propre âme, de ce que vous ressentez réellement comme émotion ou passion. Et si

vous êtes un homme purement oriental, ce sont des pensées orientales qui vous viendront, des émotions orientales que vous ressentirez, et vous les exprimerez comme les Orientaux les expriment — c'est-à-dire que vous demeurerez ancien dans votre pensée, votre sentiment et votre expression.

Quant à la réponse à la seconde question, nous la croyons bien plus difficile que la réponse à la première. Il est évident que le meilleur remède consiste toujours à extirper la cause même du mal ; si le renouveau, en littérature, est lent parce que le développement intellectuel et affectif est lui-même lent, le meilleur remède consiste alors à favoriser ce développement intellectuel et affectif, et à l'accélérer autant qu'il est possible. Et la part de renouveau que connaîtra notre littérature arabe sera exactement proportionnelle à l'effort que nous mettrons à accélérer ce développement.

Il est curieux de constater, entre notre vie scientifique et notre vie littéraire, une contradiction dans leur part respective de renouveau — contradiction qui remonte elle-même à une contradiction dans les efforts déployés en faveur du développement scientifique, d'une part, et du développement littéraire, de l'autre. Des efforts puissants et soutenus ont été déployés en faveur du développement scientifique depuis le début du siècle dernier, et la science laïque fut imposée de force aux gens, parce que leurs besoins pratiques l'exigeaient ; et grâce à ces efforts, nous sommes parvenus à une vie scientifique qui peut être forte et productive, ou faible et peu productive, mais qui est, en tout cas, authentiquement nouvelle.

Les efforts déployés en faveur du développement littéraire, en revanche, furent maigres, ténus et intermittents, car le développement littéraire ne répondait à aucun besoin pressant. Alors que le progrès scientifique avait déjà parcouru un long chemin en Égypte, le gouvernement n'avait pas encore même songé à créer l'école de Dar al-'Ulum. Et lorsqu'il la créa enfin, ce fut avec timidité, apportant à son programme quelques modestes innovations, avant de s'en tenir là pour ce qui était du développement littéraire. Il est naturel qu'un effort aussi ténu ait produit des fruits tout aussi ténus. Le gouvernement attendit ensuite un demi-siècle, avant d'ajouter à ce premier effort un second : la création de la Faculté des lettres à l'Université — mais cet effort n'a pas encore porté ses fruits, étant encore trop récent. L'effort du gouvernement en faveur du développement littéraire est bien maigre, comparé à son effort en faveur du développement scientifique ; et pourtant, la littérature

arabe s'est, en Égypte, développée vers le renouveau de façon non négligeable, grâce à des efforts individuels consacrés à la publication de livres anciens et à la traduction de livres modernes — livres qui furent lus, les uns comme les autres, et d'où naquit cette renaissance dont nous sommes aujourd'hui les témoins.

Si les individus avaient porté à la science l'attention qu'ils ont portée à la littérature, notre vie scientifique serait aujourd'hui bien plus avancée qu'elle ne l'est ; si le gouvernement avait porté à la littérature l'attention qu'il a portée à la science, notre vie littéraire serait aujourd'hui bien plus avancée qu'elle ne l'est. Tout cela, certes, appartient désormais à l'histoire, et il vaudrait peut-être la peine que le gouvernement envisage de consacrer un effort véritable et sérieux au développement littéraire — afin que cette contradiction entre notre vie littéraire et les autres branches de notre vie disparaisse, afin que nos langues, nos esprits et nos cœurs deviennent aussi actifs que nos mains, et afin que la langue arabe devienne véritablement une langue pour les Égyptiens, réellement adaptée à leurs besoins. La voie de cet effort, selon moi, consiste à enseigner la littérature moderne exactement comme on enseigne la science moderne, et à rendre cette littérature obligatoire pour la jeunesse instruite, exactement comme la science lui a été rendue obligatoire. Je comprends mal qu'on traite l'ignorance de la science moderne comme un échec disqualifiant, sans lequel aucun diplôme n'est délivré, tout en négligeant la littérature moderne comme si elle n'existait pas.

On dira que la science moderne est la voie vers la vie matérielle, dont nous ne saurions nous passer. Nous répondrons : la littérature moderne est de même la voie vers la vie spirituelle, dont nous ne saurions pas davantage nous passer — à moins que nos propres idéaux n'aient changé au point que nous nous contentions désormais d'être de simples corps, sans âme. Un peu de réflexion suffit d'ailleurs à démontrer que la vie scientifique pure elle-même n'est jamais née, ni n'a jamais prospéré, à aucune époque, sans que la littérature ne l'ait précédée, ranimant l'esprit, ranimant le sentiment, et poussant les hommes vers la recherche et l'investigation, puis vers la production et l'invention.

Et qui sait ? La véritable cause pour laquelle tant de nos savants ne sont que des imitateurs, incapables de produire ou d'innover, tient peut-être simplement à la pauvreté de leur bagage en littérature véritablement créatrice.